

Le voyage de Madame Parfaite

Anne-Marie Liautard

Le jour se levait à peine lorsque je suis montée dans le train, gare de Lyon. Il pleuvait, évidemment. Je n'en pouvais plus de la pluie ! Ni de Paris, d'ailleurs... Je fuyais le gris pour le rose, l'alignement pompeux des immeubles haussmanniens pour les ruines, le marbre sur les briques, les jardins échevelés, les fontaines, les cyprès. J'espérai qu'à Rome, enfin, il ferait beau.

J'avais réservé dans un carré, le voyage serait long, je voulais être à l'aise. J'ai hissé ma valise sur le porte-bagage à l'entrée du wagon puis, je me suis assise dans le sens de la marche. J'organisais autour de moi mon petit confort : ma tablette, mon roman (logeant à Tivoli, j'avais choisi de relire « Les mémoires d'Hadrien ») une petite bouteille d'eau. Avant même que le train ne s'ébranle, je jouissais déjà de cette latence obligée du voyage, quand on n'est plus ici et pas encore ailleurs...

Et tout à coup la voilà, debout contre mon accoudoir, vacillant sur d'improbables escarpins à talons aiguilles (comment peut-on tirer une valise à roulettes ainsi chaussée !) chargée comme un petit mulet, ordinateur en bandoulière sur l'épaule droite, grand sac

fourretout suspendu à l'épaule gauche. Elle vérifie son numéro de place sur son téléphone puis s'assoit en face de moi, me sourit :

– Bonjour !

Je réponds d'un signe de tête à peine aimable, mais bon, je ne pouvais pas espérer garder le carré pour moi toute seule pendant les douze heures du voyage ! Comme moi elle s'installe, ouvre son ordinateur, sort de son sac une jolie gourde à décor fleuri, et porte à l'oreille son téléphone qui s'est mis à vibrer.

– Oui, mon cœur, dit-elle doucement, je suis dans le train ! Ça m'a fait lever très tôt, mais j'ai pu prendre le 7h46... Non, ne t'inquiète pas, j'arriverai à temps, j'ai tout dans mon ordi, je vais peaufiner ma présentation pendant le voyage. Tout se passera bien, je t'assure !

Tout en parlant elle s'est déchaussée, elle a replié ses jambes sur le siège voisin. Le téléphone à l'oreille, elle masse de sa main gauche ses orteils martyrisés.

– Comment je suis habillée ?

Le ton change, ce n'est plus la *working girl* qui parle, mais la femme amoureuse.

– Le petit cashmere noir que tu aimes, tu sais, décolleté juste ce qu'il faut et ma jupe crayon grise, celle dont tu dis qu'elle me fait un si joli petit...

Elle a penché la tête, elle se dissimule un peu derrière une grande mèche brune glissant sur sa joue qui rosit. Elle chuchote :

– On aura tout le temps après... Oui, pour moi aussi c'était long, je dors mal sans toi.

Elle baisse les paupières pour écouter ce qu'on lui répond.

– Oui, moi aussi, je t'aime, bisous.

Elle raccroche puis se laisse aller au fond de son siège, sourire aux lèvres, le regard perdu sur la banlieue qui défile derrière la vitre.

Enfin, elle ferme les yeux. D'un coup, elle a l'air épuisée.

Alors qu'elle s'assoupit doucement, je la regarde. Elle est à coucher, telle quelle, dans les pages d'*ELLE* ou de *VOGUE*. Rien ne manque : les jambes fines gainées de voile noir, la jupe un rien fendue remontée sur des genoux parfaits, la dentelle d'un top de soie dépassant un peu du pull, le brillant étincelant au bout d'une fine chaîne d'or plongeant sous la dentelle, les boucles d'oreilles assorties, les joncs multiples au poignet, la montre précieuse, les cheveux lisses et savamment coiffés : tout, elle a tout, elle est parfaite.

Et pourtant, à la courbe un peu frileuse des épaules, à la main lasse, abandonnée sur le siège, aux paupières comme froissées sous le maquillage, je mesure, sur cette si jeune femme, tout ce qui, parfois, doit lui peser : Le travail exigeant, l'homme amoureux, tendrement autoritaire et l'obligation de performance, de constante représentation.

Je me rappelle toutes ces contraintes qui sont si loin de moi à présent ! A la retraite depuis quinze ans déjà, transparente aux yeux des hommes depuis plus longtemps encore, un vent de liberté dans mes cheveux tout blancs, je jouis avec délectation du temps qui me reste. Autrefois, moi aussi, j'ai tout fait comme il faut : j'ai travaillé, aimé, élevé mes enfants. J'ai été quittée pour une plus jeune, j'ai cru en mourir et j'ai survécu ; enfin, je me suis

mise à écrire. Ma vie m'appartient, aujourd'hui. Pour rien au monde, même un improbable regain de jeunesse, je ne reviendrais en arrière ! Je contemple ma voisine avec un sentiment proche de la tendresse : elle est bien jolie, cette jeune femme tellement de son siècle, qui s'endort la joue appuyée sur le tissu bleu du dossier !

Tout à coup, tel un insecte nuisible, son portable vibre dans sa main relâchée, elle sursaute, me jette un regard d'excuse et décroche :

– Oui... Non... Attends, je regarde...

Encore un peu dans le coaltar, elle ouvre son ordinateur, ses doigts s'activent sur le pad. Elle repère un croquis, un texte, examine, relit :

– Ok, je l'ai, je capture et je te l'envoie, mais c'est bon, fais-moi confiance, tout est sous contrôle !... Il faut que je me repose un peu à présent, mon chéri, sinon je ressemblerais à un zombie tout à l'heure, je serais nulle... Ok, à plus, je t'embrasse, Oui... Non ... Ne t'inquiète pas !

Je pourrais prendre ma tête des mauvais jours et lui demander de couper son portable ou d'aller téléphoner dans l'espace prévu à cet effet en bout du wagon, mais j'y perdrais, c'est certain ! En fait, il faut bien l'avouer, Je me régale. J'imagine les répliques de l'homme à l'autre bout du fil, mentalement je prends des notes, je commence à écrire dans ma tête une histoire autour de la petite Madame Parfaite. (Prenez garde à ceux qui écrivent, ils n'ont aucune vergogne ! Laissez-vous aller devant eux, ils vous

captureront comme un papillon rare pour vous épingler sur la page...)

Elle s'adosse, cherche à retrouver son sommeil, mais tout de même elle est inquiète, elle rouvre son ordinateur, relis les textes, examine à nouveau les graphiques, corrige deux trois mots, se détend, referme enfin les yeux.

Je me plonge dans mon livre. Le train pourfend le paysage, nous avons passé Montbéliard, nous filons vers Mulhouse, les villes s'effilochent. Le printemps, en campagne, montre déjà son nez et ça me réjouit : herbe verte émaillée de pissenlits jaune vif, frisson des jeunes pousses sur les sillons, brouillard de bourgeons sur les branches encore nues, quelques arbres fruitiers fleuris, blancs, roses... Paris est si loin à présent ! Le grondement berceur du train, son balancement, cette douceur champêtre glissant contre la vitre, le joli visage de la jeune femme endormie, la paix de l'instant, tout cela me remplit de plaisir.

Soudain, le train perd de la vitesse puis stoppe brutalement dans un crissement de freins. Nous sommes immobilisés en rase campagne : l'exaspérante petite musique de la SNCF retentit *do-sol-la-mi* « Mesdames, Messieurs les voyageurs, un problème d'approvisionnement électrique nous contraint à nous arrêter, veuillez ne pas tenter de descendre du train s'il vous plait, » Redressée en sursaut, affolée, elle regarde sa montre, se livre à un bref calcul, me demande

– Vous croyez qu'il y en a pour longtemps ?

Je hausse les sourcils, comment pourrais-je le savoir ? Dix minutes se passent sans que le train s'ébranle. Un contrôleur

traverse le wagon d'un pas pressé, elle l'assaille de questions, il répond, apaisant, un rien exaspéré tout même :

– Non, madame, rien de trop grave, un problème sur la motrice, nous faisons pour le mieux, ne vous inquiétez pas, nous allons repartir au plus vite.

Fébrile, elle consulte sa montre une fois, deux fois ; elle se résout enfin à appeler.

– Oui, chéri, un problème avec le train... Non, je ne sais pas où nous sommes, au milieu de nulle part en fait... Non, ils font leur possible mais on a déjà un quart d'heure dans la vue, je ne sais pas quand j'arriverai.

Elle éloigne son téléphone de son oreille, il perd patience, sans doute, à l'autre bout du fil

– Non... Mais non !... Comment veux-tu ? ... Quoi ? Tu veux que je me change ?... Ma robe rouge ?... Oui, évidemment, si j'arrive en retard il faut que je fasse une entrée fracassante, OK !... Non... Faisons comme ça, ne viens pas, accueille-les, je prendrai un taxi. Ah, ça y est, ça repart, le conducteur va sûrement mettre la gomme, je serai presque à l'heure, finalement !... Dans une demi-heure, oui, A tout de suite !

Elle est soulagée, cela se voit, elle ressent le besoin de m'expliquer :

– Mon mari et moi tenons un gros cabinet d'architectes à Genève. Nous avons un rendez-vous très important cet après-midi, un très gros chantier. Il faut absolument que j'y sois, je suis responsable de tous les aménagements intérieurs, il ne saura pas les présenter tout seul... Ah oui, il veut que je me change, j'ai juste le temps !

Elle se lève, se dirige vers le bout du wagon, extirpe sa valise de l'amas des bagages, l'ouvre en la tenant en équilibre sur sa hanche, en sort quelque chose de rouge et se dirige vers les toilettes. Je l'imagine en train de se déshabiller, d'enfiler sa robe, coincée entre le lavabo et la cuvette, secouée par le balancement du train. Goguenarde, je me souviens... Ce qu'ils nous font faire, parfois ! Les porte-jarretelles, les talons hauts, les guêpières, Seigneur !

Aujourd'hui, j'achète en ligne deux pantalons stretch par saison à une maison de confection allemande (c'est bon pour mon égo, ils taillent très grand, avec eux je fais du 38 !). Des baskets aux pieds, une chemise ample en été, et, en hiver, un pull tricoté main sous une bonne doudoune, me voilà parée ! Plaire, séduire, quelle galère, quel inconfort, surtout !

Elle revient enfin. Elle est à tomber dans une robe souple d'un beau rouge sombre qui la moule juste ce qu'il faut. Bon chic, mauvais genre, irrésistible de provocation retenue. Décidemment, le mari ne laisse rien au hasard, il met tous les atouts dans son jeu !

Le train file dans la campagne. Effectivement, le conducteur a « mis la gomme », nous rattrapons notre retard. Il est 10 h 40, la musiquette SNCF précède l'annonce « Mesdames, Messieurs, dans quelques minutes notre train arrivera en gare de Bâle CFF, merci de ne rien oublier à votre place... »

Elle reprend son téléphone

– Oui, ça y est nous arrivons, voiture 7.

Elle remet son portable dans son sac, se lève, se presse au-devant du wagon, dégage sa valise, se positionne la première à la porte et saute sur le quai dès l'arrêt du train, presque devant le mari qui la guettait. Curieuse, je me penche : un grand et bel homme parfaitement habillé, le mari : cheveux grisonnants, dix ans de plus qu'elle au bas mot. Il se précipite vers elle. J'imagine le soulagement, j'attends qu'il la prenne dans ses bras, j'attends le baiser et je le vois, raide comme la justice dans son par-dessus de marque, je vois ses gestes coupants, sa bouche serrée qui siffle des mots que je n'entends pas, mais qui ne sont pas aimables, j'en jurerais !

Et elle est là, face à lui dans sa belle robe et son joli manteau, vacillante sur ses escarpins ridicules, sa petite valise à ses pieds. Elle est là qui baisse le front comme une enfant grondée, son gros sac en bandoulière... Son gros sac ... et... et son ordi ? Elle tâte son épaule, ses hanches, regarde à ses pieds. Je lui fais signe à la fenêtre, son ordinateur est en face de moi, abandonné sur la banquette ! Elle se précipite, remonte dans le wagon malgré la petite musique et la voix qui annonce le départ imminent, elle saisit l'ordinateur que je lui tends, se met à courir dans le couloir, (Oh, ces talons !) Mais le train démarre et le sursaut du départ l'assoit de force. J'ai une vision brève du mari resté sur le quai, sidéré, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau, la valise de sa femme à ses pieds.

Elle, debout à la porte du wagon, les deux mains sur la poignée, cherche des yeux quelqu'un qui pourrait arrêter le train, lui ouvrir la porte. En désespoir de cause, sa main se hausse vers le signal

d'alarme, mais non, tout de même, elle n'ose pas... Le train prend de la vitesse. Elle revient s'asseoir en face de moi, comme assommée.

– C'est pas vrai ! Comment va-t-il faire, mais comment va-t-il faire ?

Puis, se tournant vers moi

– C'est quoi le prochain arrêt ?

– Milan, lui dis-je, vers les 16 heures...

– Milan !

Elle ouvre grand des yeux horrifiés, plonge son visage dans ses mains,

– Mais ce n'est pas possible, pas possible !

Répète-t-elle jusqu'à ce que, dans son gros sac, une vibration rageuse la fasse sursauter.

– Mais quoi, que veux-tu que j'y fasse !... Je... Non, plus d'arrêt avant Milan ! Essaie de... Il faudrait que tu... Mais laisse-moi parler !

Puis elle renonce. Elle se tait. Elle écoute, tête baissée. Elle laisse passer un temps, éloigne le téléphone de son oreille. Il s'époumone si fort, le mari, que je l'entends de ma place :

– Décidemment, tu n'es qu'une pauvre conne !

Elle raccroche, les joues en feu, les yeux étincelants d'une brusque montée de larmes. Son visage se ferme, se durcit. D'un coup elle paraît plus âgée. Elle se détourne vers le paysage fuyant à la fenêtre, puis d'un geste coléreux, quasi définitif, elle éteint complètement son téléphone, se carre sur le siège, fait l'inventaire de son sac : carte d'identité, carte bleue et, lorsqu'un

rayon de soleil la frappe au visage, elle y pêche ses lunettes noires, les chausse ; de grandes lunettes, bien sombres, bien larges, parfaites pour cacher les larmes. Au bout d'un moment, elle me demande :

– Vous descendez à Milan ?

– Ah non, je vais jusqu'à Rome !

Quelque chose d'allègre dans ma voix la fait sourire, un sourire qui tremble un peu, elle s'interroge :

– Rome... Et pourquoi pas Rome ? Il doit faire si beau et doux, là-bas !

Puis, d'une petite voix toute désespérée :

– Ma valise est restée sur le quai, je n'ai rien, pas même un slip de rechange, une brosse à dents, rien !

Je pose, compatissante et un peu amusée, ma main de petite vieille, toute brunie de fleurs de cimetière sur ses doigts fins aux ongles si bien vernis.

– Vous savez, lui dis-je, il y a de très jolies boutiques, à Rome !

Elle me regarde comme si j'étais folle, ses yeux vont de mes cheveux blancs coiffés comme avec un pétard, à mes pantalons larges, tellement confortables, à mes baskets. Sa main s'anime sous la mienne, saisit mes doigts, les serre avec force, elle renifle un grand coup et se met à rire. A petit bruit d'abord, on ne sait pas si c'est un rire ou un sanglot, puis de plus en plus fort, un rire enfantin, frais, communicatif, un rire délivré, un vrai fou-rire.

Ça fait, dans le wagon où les autres voyageurs, amusés, ont levé la tête, ça fait comme le bruit d'une coupe en cristal vidée jusqu'à la lie, puis jetée par-dessus l'épaule afin qu'elle se brise.